

DOMINIQUE JANNE présente

ÉDITION
LIMITÉE

POELVVOORDE COWBOY

UN FILM ÉCRIT ET RÉALISÉ PAR BENOÎT MARIAGE

AVEC

GILBERT MELKI
FRANÇOIS DAMIENS
JULIE DEPARDIEU
BOULI LANNERS

Une coproduction K-Star, K2, UGC Images, R.T.B.F. (Télévision belge), SCOPE Invest

SYNOPSIS

Daniel Piron a le blues. Son couple est monotone, ses idéaux se sont envolés, même son travail de journaliste est une farce. La seule idée qui le galvanise encore est de retrouver et de filmer Tony Sacchi, héros révolutionnaire de sa jeunesse. A travers cette aventure, Daniel voudrait réhabiliter le jeune homme ardent et engagé qu'il était. Mais, hélas pour lui, Sacchi est devenu un gigolo cynique. Au bout d'une épopée tragi-comique, Daniel Piron finira-t-il par comprendre qu'il faut assumer ses désillusions pour se retrouver ?



SORTIE LE 5 DÉCEMBRE - DURÉE 1H36

ENTRETIEN AVEC BENOÎT POELVOORDE

Quand la fiction percute la réalité, Daniel Piron devient le miroir de Benoît Poelvoorde. Ou comment un rôle peut bouleverser son interprète.

Qu'est-ce que ça vous a fait de retrouver Benoît Mariage 8 ans après LES CONVOYEURS ATTENDENT ?

Certes, nous étions loin l'un de l'autre au cinéma, mais dans la vie, on habite à côté ! À l'origine, je ne devais pas faire son troisième film, mais étant donné que son deuxième, L'AUTRE, était très dramatique, il a voulu revenir vers un univers plus léger. Il m'a alors envoyé des extraits de la prise d'otages et m'a dit qu'il me voulait dans le rôle du journaliste. J'ai immédiatement accepté car nous nous comprenons assez vite, même si nous sommes très différents. Et puis il y avait également le plaisir de retrouver le cinéma belge.

Dans quel sens ?

C'est une mentalité différente du cinéma français. En Belgique, il n'y a pas de hiérarchie, donc on travaille beaucoup plus en équipe et la souplesse des gens est plus grande. Par exemple, on s'adresse à un technicien comme à un acteur, on dort dans les mêmes hôtels pourris, on sort ensemble dans les mêmes bars. C'est une atmosphère particulière qui a d'énormes répercussions dans le travail. On peut réécrire le film au fil du tournage, ce qui est impossible en France. Avec Benoît Mariage, on remettait tous les jours en question le scénario, on cherchait, on réfléchissait à des alternatives. C'était une manière de rester sur la brèche et d'essayer en permanence de faire le meilleur film possible.

Benoît Mariage est un metteur en scène qui est en dehors des modes, tandis que vous, en ce moment, vous avez l'image d'un acteur très à la mode. Comment gérez-vous ce paradoxe ?

En étant très franc l'un avec l'autre. J'avais prévenu Benoît que me prendre sur COW-BOY pouvait lui porter préjudice au moment de la sortie, parce que les gens risquent d'attendre une grosse pantalonnade, alors que c'est un film profond. Néanmoins, je ne pense pas que ma présence ait dénaturé son film... En revanche, c'est possible qu'une partie du public et des critiques ne le comprennent pas.



Comment était l'expérience d'endosser un rôle qui n'a pas été écrit pour vous, après tant de personnages sur mesure ?

Très agréable, car Benoît Mariage a écrit le personnage de Daniel Piron comme un homme à part entière et non en fonction d'un acteur. À mon sens, c'est l'un des plus beaux rôles que j'ai eu à jouer et le plus beau film que j'ai fait.

À mon sens, c'est l'un des plus beaux rôles que j'ai eu à jouer et le plus beau film que j'ai fait.

Selon vous, est-ce que Daniel Piron est un Don Quichotte moderne ?

Le problème c'est que c'est un cérébral. Il veut parler pour les autres. Un peu comme un homme politique, il intellectualise tout, mais n'écoute rien. Il brandit des causes, use de démagogie, mais ne sait pas être attentif à ce qu'on lui dit. C'est ce que j'appelle la "république du corps gras" : parler n'est pas penser. Aujourd'hui, dans les interviews, on ne lit plus que les exergues - les corps gras - et on a l'impression d'avoir à faire à des idées. Mais

ce ne sont que des slogans, des phrases qui globalisent tout. Il n'y a plus de complexité dans la réflexion. L'un des plus beaux moments du film, quand les otages se rapprochent autour du piano, agace profondément Daniel Piron car lui cherche le conflit, surtout pas l'harmonie. Résultat, il passe à côté de ce que les gens lui donnent.

À ce titre, la scène du crachat est assez révélatrice.

Tout à fait. Il s'y affiche comme quelqu'un de complètement démagogique, employant des images chocs quitte à faire du populisme. Le problème, c'est qu'il enlève leur dignité aux ouvriers à qui il s'adresse, de la même manière qu'il enlève leur dignité aux otages en voulant les mettre en scène. On ne peut pas s'approprier la douleur des gens, c'est indécemment. Daniel Piron, c'est le genre à aller dormir une nuit sous une tente canal Saint-Martin en croyant qu'il va comprendre ce qu'est être clochard... Sans même voir que c'est insultant. C'est un bourgeois de gauche plein de bons sentiments. Or on ne fait pas sa vie avec des bons sentiments, mais en cherchant à comprendre leur complexité.

Il y a beaucoup d'acteurs non professionnels dans le film, qu'est-ce que ça a changé dans votre travail ?

C'est quelque chose que j'aime énormément, parce que c'est très particulier justement. On ne peut pas demander à un non professionnel de réciter un texte,



il faut l'adapter à son langage, à sa personnalité, pour trouver le ton juste. On ne peut pas cabotiner ou jouer sur ses marques face à des gens comme eux, il faut les écouter et s'adapter.

À travers vos propos, on sent qu'il y a eu une grande émulation collective sur le plateau.

Oui, depuis son premier court métrage, Benoît Mariage provoque ça sur ses tournages. La remise en question est inhérente à son cinéma. La dimension humaine y est très importante, d'ailleurs c'est quelqu'un à qui l'on a envie de faire plaisir au-delà du film que l'on est en train de faire. Tout le monde est en confiance, ce qui est capital dans un projet comme COW-BOY, pendant un voyage en bus, où l'équipe se retrouve à vivre les mêmes situations que celles qui sont à l'image. Le tournage en devient alors très cohérent avec le sujet, et ça rend le film intègre. Le parti pris de certaines longueurs durant les séquences de bus est totalement revendiqué car c'est exactement ce qui se passait lorsque l'on tournait : rien !

Benoît Mariage est un metteur en scène précis dans ses intentions et son désir de cinéma, pourtant vous décrivez une grande souplesse au moment de la réalisation.

Plus qu'une grande souplesse, je dirais que ce qui le caractérise c'est son ouverture d'esprit. C'est une personne qui prend le temps de chercher alors que moi, je suis beaucoup plus immédiat. Avec lui, on est hors du temps, on ne compte pas son implication et on essaie d'aller au bout de ses envies. En cela aussi, nous sommes très loin du cinéma français où les gens s'octroient moins le temps de réfléchir. Benoît Mariage a un rythme qui lui est propre.

Que représente COW-BOY à vos yeux ?

La liberté. Benoît Mariage et moi, nous tournerons toujours ensemble : que ce soit en DV, sans argent ni rien ; les conditions, je m'en fous. Après l'année que je viens de passer où j'ai eu le droit à tout, de l'énorme production au film ambitieux mais difficile à monter, en passant par le film populaire de "prime time", je crois que COW-BOY est le projet où je me suis senti le plus à l'aise. C'est assez rare le cinéma où quelqu'un a quelque chose à dire. De plus en plus, on est dans un cinéma qui privilégie les "coups" à la réflexion. Au jour d'aujourd'hui, je préfère un cinéma moins formaté, plus difficile à financer, mais qui véhicule un vrai propos. Le cinéma, ça se fait avec des

convictions et des idées. Et tant mieux si c'est moins schématique. Dans COW-BOY, il y a des briques rouges, mais ce n'est pas pour autant un film social ; il y a un héros de 40 ans, mais ce n'est pas pour autant un film générationnel ; il y a la Belgique, mais nous allons au-delà de cette identité...

Quel est le cœur du sujet selon vous ?

Il y a un constat général sur l'agonie de la gauche et une réflexion plus intime sur l'individu face à ses échecs. Les deux se rejoignent sur la nécessité de s'interroger sur ses erreurs, de les affronter et d'apprendre à lâcher prise pour s'émanciper de l'échec et continuer à avancer. Personnellement, je ne savais pas à quel point tourner ce film il y a deux ans allait avoir une résonance sur ma vie actuelle.

COW-BOY est le projet où je me suis senti le plus à l'aise. C'est assez rare le cinéma où quelqu'un a quelque chose à dire.

Vous voulez dire que ce film a préfiguré des choses de votre vie ?

Tout à fait. J'ai tourné COW-BOY bien avant ASTÉRIX AUX JEUX OLYMPIQUES, LES DEUX MONDES ou LES RANDONNEURS 2... À l'époque, je pensais que j'étais capable de faire tous ces films sans que ça m'atteigne, que j'étais lucide sur les dangers du métier et en fait, je suis allé droit dans le mur. Un peu comme lorsque Daniel Piron dit, au début du film, "l'estime de soi commence par la reconnaissance de ses échecs"... On croit qu'il a tout compris, mais il lui faudra 1h30 de film pour vraiment faire l'expérience de cette phrase. Moi, tout en m'en défendant, j'ai perdu le contact avec la réalité et j'ai fait passer le cinéma avant ma vie. Je n'ai pas honte de le dire, mais je ne veux pas que ça devienne un argument de vente pour le film. Profiter de ça en promo serait navrant.

D'une certaine façon vous avez retrouvé depuis un enthousiasme de jeune premier pour le cinéma ?

Oui, parce qu'avoir fait de grosses machines de guerre me donne envie de faire des films comme C'EST ARRIVÉ PRÈS DE CHEZ VOUS ou COW-BOY. Le cinéma, c'est très simple, c'est un type devant

une caméra qui tourne. Avoir 100 millions d'euros de décors à l'arrière-plan n'y changera jamais rien. Moi, c'est le fond qui m'intéresse et j'irais même plus loin : le scénario m'est égal, ce qui compte, c'est la manière dont on filme l'être humain, ses

Avoir fait de grosses machines de guerre me donne envie de faire des films comme C'EST ARRIVÉ PRÈS DE CHEZ VOUS ou COW-BOY.

erements, ses tremblements, ses questionnements. C'est ce qui m'intéresse chez Benoît Mariage : un regard très fin sur l'Homme. Alors quand il me dit qu'il ne sait pas s'il continuera à réaliser, ça m'énerve, parce qu'il y a un paquet de "brâmeurs" qui devraient arrêter avant lui...

D'ailleurs, l'un des thèmes centraux du film est la difficulté de la création artistique...

Oui et l'un des moments les plus touchants, c'est lorsque le caméraman dit à Daniel qu'il fait de la boue. C'est terrible car tout le monde est confronté, tôt ou tard, à ce moment où l'on se dit qu'on va y arriver et puis tout à coup, on réalise qu'on fait de la merde insondable. C'est un immense moment de solitude parce qu'au départ tu étais persuadé d'avoir raison et que, d'un coup, tu prends ta médiocrité en pleine gueule. En même temps, c'est cette prise de conscience qui permet d'acquiescer de la modestie, de se "ré-humaniser". L'artiste a besoin de ces remises en question, mais les connaissances qu'elles impliquent font peur et super mal. C'est pour ça que, lorsque j'ai vu COW-BOY, un an et demi après l'avoir tourné, j'étais estomaqué, effondré, en larmes. Il m'a fallu une demi-heure pour m'en remettre. Je l'ai pris en pleine face alors qu'au moment du tournage, je n'aurais jamais imaginé ressentir ce que Daniel Piron ressent. Tout d'un coup, j'ai découvert ma propre défaite à l'image... mais je n'ai rien vécu de plus salva-

Tout d'un coup, j'ai découvert ma propre défaite à l'image... mais je n'ai rien vécu de plus salvateur !

ENTRETIEN AVEC BENOÎT MARIAGE

Le 5 décembre sortira COW-BOY, portrait doux-amer de la Belgique, du couple et d'un homme en crise. Comment est née l'idée de COW BOY ?

D'un fait précis : la télévision de service public belge (R.T.B.F.) a fêté ses cinquante ans il y a quelques années et lors de la soirée de célébration, ils ont rediffusé tous les faits saillants de ce demi-siècle wallon, dont cette prise d'otage qui s'était déroulée le 14 novembre 1980 lorsque j'avais 17 ans. À l'époque, elle avait énormément marqué les esprits. C'était quand même incroyable pour la Belgique de voir ce type de 21 ans monter dans un bus scolaire en tenue d'Elvis Presley, une winchester à la main et braquer tout le monde en disant : « maintenant on va à la télévision et je vais dénoncer les injustices de ce pays ». Ses deux acolytes avaient un aquarium et prétendaient que c'était une bombe, tandis qu'il s'adressait à la foule en dénonçant les écarts de richesse. C'était une image assez forte pour une partie de la jeunesse qui s'est dit : "ok, il est un peu barge, mais il est plutôt sympathique et pertinent dans le fond". En février 81, après un an de préventive, Michel Strée est devenu l'icône des groupuscules révolutionnaires belges et s'est fait juger durant un procès d'assises très médiatique où un brillant avocat lui a permis d'être acquitté. En revoyant ces images, je me suis dit que ce type voulait avoir la parole à la télévision et qu'il ne l'avait jamais eue, donc pourquoi ne pas le faire ressurgir des mémoires 25 ans plus tard ?

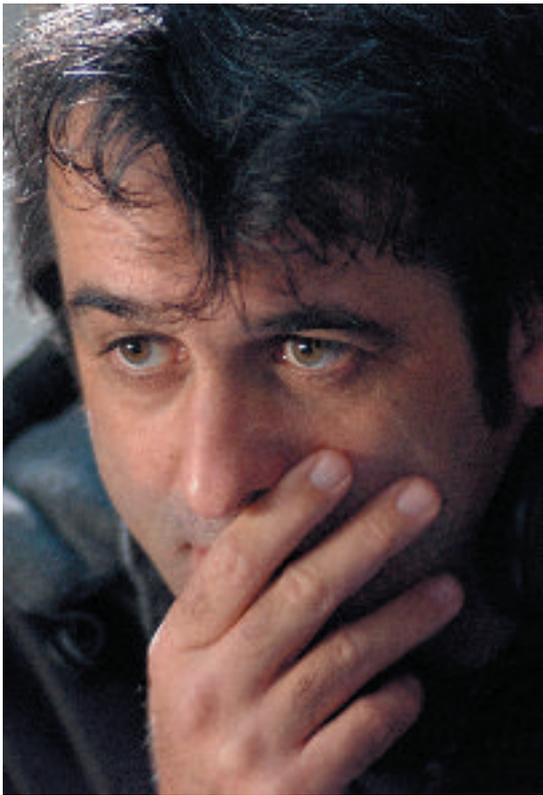
C'est le sujet du film dans le film...

Oui, au départ, mon souhait était le même que celui de mon héros. J'ai donc retrouvé Michel Strée, j'ai retrouvé les otages, j'ai filmé leurs interviews... Et puis j'ai compris que ce projet de documentaire était un fantasme car plus personne n'en avait rien à faire. À part un ou deux otages qui se sont dit traumatisés parce qu'il y avait une caméra, c'était, pour moi, un non-événement. En revanche, ma quête de journaliste était intéressante et je me suis dit que j'allais faire une fiction dessus. Mon expérience pour le magazine STRIP-TEASE* m'ayant offert de réfléchir sur la manipulation et l'instrumentalisation des gens, j'avais également envie d'aborder ce sujet. C'était donc la possibilité de faire une vraie comédie sur quantité de thèmes qui m'intéressaient.

Comment Michel Strée a-t-il vécu le fait que vous utilisiez son image tout en détournant son histoire ?

Il a compris que c'était une question de dramaturgie. Je lui ai fait lire le scénario en lui précisant bien que ce n'était pas de lui qu'il s'agissait, mais d'un personnage fictionnel : Tony Sacchi. Il m'a juste demandé de mettre un carton avant le générique situant mon intention de bâtir une fiction sur des images d'archives.

Comment avez-vous dessiné le personnage de Daniel Piron (Benoît Poelvoorde) ?



Je voulais que le type qui cherche à retrouver les protagonistes de cette prise d'otage soit un vrai has-been. Une sorte de journaliste ringard, un peu trotskyste, un peu paumé, comme il y en avait beaucoup à la télé publique belge. J'imaginai donc ce vieux militant, mal à

Aujourd'hui, nous sommes dans une société où l'on nous empêche de rire des gens. Or je crois que rire des gens, c'est les aimer deux fois plus.

l'aise dans sa vie, qui fait une émission "à la con" et qui voudrait se réhabiliter en faisant un documentaire. C'était une manière d'élargir le personnage à la crise profonde qu'il traverse. Une sorte de crise de la quarantaine où toutes ses conquêtes extérieures ne le satisfont plus ; crise qui l'incite à partir à la conquête de lui-même. C'est d'ailleurs pour moi le cœur du sujet de COW-BOY.

Pourquoi avoir choisi de faire de Sacchi (Gilbert Melki) un gigolo ?

Parce que l'on ne peut pas trouver de pareille désillusion pour un journaliste qui brasse des grandes idées humanistes que de se retrouver face à la pire forme de cynisme et d'égoïsme. C'est un conflit simple et dramaturgique entre un trotskyste ringard et un mec vénal et indifférent. Une opposition qui me permet de retrans-

crire le chemin parcouru par ma génération : à 17 ans, on voulait faire la révolution, on était alternatif et 30 ans plus tard, on fait le constat amer que toutes les formes d'opposition ont disparu. La société d'aujourd'hui est plus formatée, plus dans le rang. On accepte les choses avec plus de résignation... Tony Sacchi s'inscrit dans cette idée que le monde est pire qu'avant.

En même temps, à travers son égocentrisme chronique, on voit très bien que Daniel Piron aussi a épousé son époque.

C'est un peu une dénonciation de l'intellectualisme en chambre. Ces penseurs qui parlent de la liberté et de l'humanisme sont souvent repliés sur eux-mêmes. Ce qui est intéressant, c'est justement de faire un personnage assez paradoxal. S'il avait été un vrai généreux, il n'y aurait pas eu de décalage entre sa pensée et son affectivité. Sa véritable souffrance, c'est ça : il veut un monde fraternel et solidaire, mais il n'a pas les outils affectifs pour y tendre. Il a une aigreur qui le rend touchant.

Vous avez un regard pessimiste sur les choses ?

Non, je dirais plutôt que j'ai un regard ironique. Aujourd'hui, nous sommes dans une société où l'on nous empêche de rire des gens. Or je crois que rire des gens, c'est les aimer deux fois plus. La limite c'est de passer de l'ironie au cynisme. L'ironie implique la bienveillance, le cynisme non.

Pourquoi le titre COW-BOY ?

Parce qu'un titre, ça doit d'abord accrocher, et associer une winchester et Poelvoorde à ce mot-là, ça a de l'impact. Et puis, ici en Belgique, un cow-boy, c'est un prototype de mâle fonceur qui va au bout de ses idées. Daniel Piron, c'est exactement ça : il trace. C'est le mâle, le macho, le conquérant. Il refuse sa part féminine, sa part intuitive.

Dans votre filmographie, les hommes se définissent par leur paternité ou leur absence de paternité...

Cela correspond à mon cheminement : j'ai attendu 40 ans avant d'être père, ma compagne m'a quitté justement parce que j'étais terriblement angoissé à l'idée de le devenir. Puis, elle est revenue, nous avons eu un enfant et finalement, je m'aperçois que je n'ai parlé que de ça dans mes trois films. Mes héros sont des hommes avec des carences affectives qui prennent conscience de leur condition. De nos jours, pour les hommes, il y a une idée consensuelle du bonheur : être chef de famille, avoir des enfants, être généreux, faire du bien aux autres. C'est symptomatique d'une société aussi violente que la nôtre. Pour moi, fonder une famille ne signifie pas rentrer dans des diktats de bonheur formaté, mais plutôt lutter contre des peurs, s'élever et grandir. Dans mon cas, le rôle de père était lié à des angoisses profondes contre lesquelles je me suis beaucoup battu.

Mais jamais je ne ferai l'apologie de la paternité.

Au début du film, Daniel Piron dit une phrase qui résonne pendant tout le film : "l'estime de soi commence par l'acceptation de ses échecs".

Oui, il la prononce, mais ne la ressent pas. C'était une manière d'annoncer la fin du film dès le début et de mettre en valeur tout le cheminement affectif que doit effectuer Daniel Piron pour enfin vivre ses idées. COW-BOY a été construit autour d'un type qui touche le fond, qui craque et qui, paradoxalement, se retrouve plus près de lui-même qu'il ne l'avait jamais été auparavant. C'est une véritable apologie de l'échec, de la dépression et des larmes. Je crois d'ailleurs que c'est ce qui touche. On se dit que ce mec est en train de tout perdre et, au

C'est ce qui était intéressant à faire pour Benoît Poelvoorde : jouer un type crispé sur l'idée de conquérir, de gagner et finalement, c'est à travers l'échec qu'il va se réaliser le plus.

fur et à mesure, il se retrouve. Je suis assez sensible aux philosophies bouddhistes et orientalistes et je crois qu'apprendre à vivre, c'est apprendre à lâcher prise. C'est ce qui était intéressant à faire pour Benoît Poelvoorde : jouer un type crispé sur l'idée de conquérir, de gagner et finalement, c'est à travers l'échec qu'il va se réaliser le plus. Je crois que c'est très contemporain parce que nous sommes tous emportés dans cette course effrénée et interminable de la réussite. Daniel Piron c'est un Don Quichotte. Il a un élan. Même s'il est maladroît. Il ne trouve pas sa place, il est considéré comme un ringard. Comme Don Quichotte aurait pu l'être.

COW-BOY est également un film qui parle de ce que ça implique d'être réalisateur.

Oui, autant que LES CONVOYEURS ATTENDENT parlait d'être photographe de presse à l'époque où je l'étais dans un journal régional. Dans le film, Daniel Piron veut faire un documentaire... moi j'en ai fait 12, donc c'est une matière que je connais particulièrement bien, notamment dans ses contradictions. On a beau dire mais le documentaire instrumentalise les gens au profit d'une reconnaissance personnelle. Un chirurgien n'instrumentalise pas le patient à son profit ; il le soigne. Mon expérience à STRIP-TEASE* m'a fait prendre conscience de ce double regard que l'on a sur nos sujets. On est à la fois dans l'empathie, la confiance et, en même temps, on cherche l'émotion sensationnelle, le truc en plus qui va augmenter notre notoriété. C'est un rapport biaisé, car en fait, il n'est jamais sincère.

Dans le film, il n'y a aucune culpabilité là-dessus.

Non, Daniel Piron s'en moque beaucoup plus que moi d'utiliser les gens pour un film qu'il va signer. Il n'y voit pas clair, d'ailleurs plus le film avance, plus il veut parler du monde et de la fraternité, et plus il s'en exclut. Il est déconnecté. C'est un paradoxe très contemporain. Nous sommes dans un monde de grands discours, de grandes théories, à l'instar du journalisme actuel qui privilégie la compassion, l'apitoiement sur la souffrance, mais de manière feinte et intellectuelle.

Est-ce que le cinéma était pour vous une manière de sortir de l'écueil déontologique du documentaire ?

Oui, totalement. Dans la fiction, on paie des acteurs et

on réinvente tant que l'on veut la réalité. Le simulacre est au cœur de la fabrication. C'est un film comme LE TEMPS DES GITANS qui m'a donné envie de franchir le pas entre documentaire et fiction, car ce film est à la fois profondément ancré dans une réalité, une culture et en même temps, Kusturica y inclut une narration, du lyrisme que je trouve splendides.

Entre votre premier film (LES CONVOYEURS ATTENDENT) et votre second (L'AUTRE), votre cinéma est devenu plus minimaliste. COW-BOY à l'inverse marque un retour vers un style plus foisonnant.

Oui mais celui-ci est une comédie. Il est très verbal et moins visuel. Il a une ambition plus populaire. De par sa nature, je crois que je préfère aller vers du bon cinéma populaire plutôt que du mauvais film d'auteur. Non pas que L'AUTRE soit mauvais, mais il n'allait pas assez loin. Là, j'ai le sentiment que COW-BOY aborde des sujets tout aussi importants en touchant un public plus large.

La musique aussi participe à l'ouverture du film, notamment à travers des séquences très pop.

Au début, nous étions partis sur des musiques hors de prix des années 80, comme du Neil Young. On voulait vraiment recréer une bande-son qui correspondait à l'époque de la prise d'otages. Puis on s'est rendu compte que ça n'allait pas car la musique devait aussi être la mélodie intérieure de Daniel Piron. Si le film était noyé de vieux tubes, ça devenait atone par rapport au propos. J'ai donc décidé de confier le DVD du film à un musicien que je connais, Saule, en lui demandant de regarder vite et de me dire si cela l'inspirait. Il a fait quelques trucs, notamment la chanson du générique de fin, que j'ai trouvés très touchants. J'avais envie de ça, d'un plaisir, d'un film pas rigide et qui ne se prenne pas

Beaucoup d'émotions sont autobiographiques. Je ris avant tout de moi. Les sentiments, que l'on ne peut pas avouer, de jalousie, d'envie, je les ai mis dans le film et a fortiori dans une comédie !

trop au sérieux.

Vous avez fait jouer Benoît Poelvoorde dans votre premier film, alors qu'il n'était pas une grande star. Aujourd'hui que son statut a changé, quel rapport avez-vous eu sur COW-BOY ?

Ce qui est bien avec Benoît, c'est que d'un côté, en France, c'est une star qui permet aux films de se faire et de l'autre, en Belgique, on parle le même langage, on rit des mêmes choses. Il se connecte immédiatement avec les équipes d'ici. Son nouveau statut n'a rien changé aux rapports qu'il est capable d'instaurer avec les gens. Par contre, je crois que tous les films qu'il a faits lui ont permis d'accumuler une expérience et une acuité plus grande... Aujourd'hui, sa dimension émotionnelle est incroyable, il a vécu beaucoup de choses depuis les CONVOYEURS... Il a aussi une plus grande exigence. C'est nécessaire. Quand tu es connu comme lui, il y a tellement d'attentes de la part des spectateurs et du métier que tu ne peux plus te permettre d'être moyen ou de décevoir.

Est-ce que votre Belgitude vous rapproche ?

Oui, il y a un vrai lien culturel. Mais pour autant, nous ne sommes pas les mêmes. Benoît est beaucoup plus pessimiste et agité que moi. Moi, je suis contemplatif,

"ongues ondes", contrairement à lui qui a des interrogations permanentes. Finalement, nous avons des natures très complémentaires. Mon univers est plus classique, mais c'est une plus-value pour lui : il est un grain de sable dans mes films.

Le cinéma belge est plus proche d'un esprit anglo-saxon que d'un esprit français, comment l'expliquez-vous ?

Le cinéma français est plus bavard. Il se rapproche généralement du théâtre filmé, parfois brillant, mais on sent l'écriture. C'est la culture du langage. En Belgique, il y a plusieurs langues, les gens sont moins volubiles qu'en France, ils parlent moins bien. Donc on travaille plutôt sur l'image, le cadre, la mise en scène. Je pense que c'est ce qui nous fait regarder plus vers l'Angleterre que vers la France en termes de conception du cinéma.

A plusieurs égards, le film a l'air de comporter une grande part d'autobiographie.

Beaucoup d'émotions sont autobiographiques. Je ris avant tout de moi. Les sentiments, que l'on ne peut pas avouer, de jalousie, d'envie, je les ai mis dans le film et a fortiori dans une comédie ! De la même manière, la manipulation à laquelle j'ai été confrontée se retrouve ici. On ne peut rien "pondre" que l'on ait vécu. Quelque part, je suis à la croisée de tous les personnages. Par exemple, la scène du plateau de fromage est un moment très cruel que l'on a tous ressenti. Quand Daniel rentre chez lui, après son tournage, c'est comme s'il avait fait la campagne de Russie. Et sa femme n'en a pas la moindre idée. Ce décalage, il le vit avec une violence inouïe. Elle ne se rend pas compte que la création artistique est un prolongement de la personnalité. Elle t'implique en entier, donc si elle est dénigrée ou ignorée, c'est très douloureux à supporter. Le film de Daniel, c'est une manière de dire : "aimez-moi". Sa blessure égotique est complètement ouverte.

L'une des scènes les plus fortes du film est celle du crachat. Pouvez-vous en parler ?

C'est une scène qui m'a été inspirée par la lecture de CÉSAR L'ÉCLAIREUR de Bernard Montaud. Elle est très intéressante car elle est trouble. On ne sait pas si c'est un accès de sincérité ou un pur moment de ruse de la part de Daniel. Benoît l'a jouée très intelligemment, au premier degré. Je cherchais vraiment la frontière d'un sentiment ambigu, car si l'on arrive à cette frontière, alors l'ambiguïté ne dépend plus du metteur en scène mais des spectateurs. C'est une scène qui met les gens face à eux-mêmes et à leurs préjugés.

Pourquoi autant ancrer votre cinéma dans une identité belge ?

Parce que je vis ici ! J'adore employer un certain nombre de non professionnels dans mes films, comme le preneur de son alcoolique ou le journaliste à la retraite du début. Ils donnent un profond ancrage wallon à mes films. La langue et le tempérament sont singuliers ici. Pourquoi, tant que j'ai les moyens et que je ne fais pas un film de genre, je me passerais de cette source incroyable ? J'aime beaucoup les comédies italiennes parce que j'y vois la rue en Italie. Pour mes films, c'est un peu pareil, j'aime regarder les gens ici, c'est eux qui m'inspirent.

* Emission belge créée en 1985 par Jean Libon et Marco Lamensch, diffusée sur la R.T.B.F. et France 3. La ligne éditoriale de STRIP-TEASE est de produire des documentaires qui "désabilite" les gens en les présentant dans des situations quotidiennes, sans intervention du réalisateur. Une manière de jouer sur la fas-

Benoît Mariage, ce n'est pas seulement 2 courts métrages, 3 films et 12 documentaires. C'est aussi une histoire d'amour en 6 dates-clés avec Benoît Poelvoorde.

1961 : Benoît naît à Virton, joyau de la Gaume. Trois ans plus tard, l'autre Benoît (Poelvoorde) le suivra, mais à Namur, capitale européenne du chant choral et de l'aquarelle.

1988 : Réalise À FOND LA CAISSE, l'un des plus fameux documentaires de l'émission STRIP-TEASE sur un père incitant son fils de quatre ans à devenir champion de moto-cross. Poelvoorde n'est pas dedans. Un manque qui préfigure une passion.

1992 : Benoît Mariage vit alors à Namur où il rencontre enfin Benoît Poelvoorde, Rémy Belvaux et André Bonzel, qui lui proposeront d'interpréter un journaliste dans C'EST ARRIVÉ PRÈS DE CHEZ VOUS, film culte s'il en est.

1997 : Réalisation de son premier court métrage en noir et blanc, LE SIGNALET, premier baiser d'une longue romance cinématographique avec Poelvoorde. Par ailleurs, ce court lui vaudra de faire partie de la dream-team du cinéma belge en récoltant le grand prix de la critique à Cannes et le prix du jury au festival de Clermont-Ferrand.

1999 : Réalisation de son premier film de fiction en noir et blanc, LES CONVOYEURS ATTENDENT où l'histoire d'un père (Poelvoorde, encore lui) qui entraîne son fils à entrer dans le "guinness book" des records en ouvrant et en fermant une porte plus de 40 000 fois en 24 heures.

2007 : Après l'introspectif L'AUTRE en 2003, Benoît Mariage revient à un cinéma plus grinçant avec COW-BOY, épopée ubuesque à travers la Wallonie avec sa muse officielle, Benoît Poelvoorde.



JULIE DEPARDIEU (CHRISTELLE PIRON) VUE PAR BENOÎT MARIAGE

"Je ne l'ai pas choisie en capitalisant sur le couple qu'elle formait avec Benoît dans PODIUM, comme certains l'ont sous-entendu. Mais je lui cherchais une femme qui lui corresponde et avec qui, il ait l'air de former un vrai couple. Comme ils sont très amis dans la vie, il y a beaucoup de naturel dans leur relation. Et puis, j'aime énormément son visage un peu lunaire. Je la trouve très douce. Dans le film, on sent qu'elle rêve du prince charmant, que ce n'est pas une fille super affirmée. Je me suis dit qu'elle avait épousé Daniel parce qu'il devait faire des manifs à la sortie de la fac et qu'elle cherchait une figure héroïque, un guide."



GILBERT MELKI (TONY SACCHI) VU PAR BENOÎT MARIAGE

"Je voulais l'opposé de Benoît Poelvoorde : un type latin, très sanguin, très intuitif. Dans mon esprit, il fallait que ce soit un Italien. J'ai longtemps cherché en Belgique, sans trouver, donc je me suis tourné vers la France et vers Gilbert Melki que je trouve impeccable dans le costume. En Belgique, on va peut-être me reprocher qu'il n'ait pas assez d'accent, mais je crois que son jeu dépasse ce petit litige. Il a une forme de puissance assez animale et en même temps, il peut avoir une gueule de "faux-cul" pas possible. Face à Benoît, la dynamique de l'opposition fonctionne super bien."



LISTE ARTISTIQUE

DANIEL PIRON
TONY SACCHI
FRANZ
CHRISTELLE PIRON
DEBAEST
JEF (*le preneur de son*)
GISÈLE
LYLIANE

BENOÎT POELVOORDE
GILBERT MELKI
FRANCOIS DAMIENS
JULIE DEPARDIEU
BOULI LANNERS
JEAN-MARIE BARBIER
GENEVIÈVE GRZELCZYK
CHRISTINE D'ARGENTON

Avec la participation d'OLIVIER GOURMET
et de PHILIPPE NAHON



LISTE TECHNIQUE

Réalisation
 Scénario et dialogues
 Producteur
 Coproducteurs

Image
 Montage
 Son
 Musique
 Mixage
 Décors
 Costumes
 Assistant réalisation
 Régie
 Teasers, FA
 Artwork
 Ventes internationales
 Editions vidéo
 Interview et textes

BENOÎT MARIAGE
BENOÎT MARIAGE
DOMINIQUE JANNE
ALEXANDRE LIPPENS
GENEVIÈVE LEMAL
ARLETTE ZYLBERBERG
PATRICK VANDENBOSCH
PHILIPPE GUILBERT
PHILIPPE BOURGUEIL
OLIVIER HESPEL
SAULE
FRANCO PISCOPO
FRANCOISE JOSET
ANNE FOURNIER
BORIS VAN GILS
DIMITRI LINDER
SONIATOUTCOURT
RAGEMAN
UGC INTERNATIONAL
UGC VIDEO
ROMAIN COLE

Une coproduction K-Star, K2, UGC Images, R.T.B.F. (télévision belge), SCOPE Invest

Avec l'aide du Centre du Cinéma et de l'Audiovisuel de la Communauté française de Belgique et des télédiffuseurs wallons du Tax-Shelter du gouvernement belge.

Avec la participation de la Région Wallonne

Avec le soutien de la Communauté française Wallonie-Bruxelles et de la Loterie nationale.

Avec la participation de Canal +.

En association avec la Sofica Soficinéma 2 et Sofica UGC 1

© K-Star, K2, UGC Images, R.T.B.F. (télévision belge), RTL, TVI

